Carlo Ossola

Dante
Architecte de l'éternel

1. Le faiseur de mondes[1]

La *Divine Comédie* est une architecture de mondes et d'univers : le puits de l'Enfer descend jusqu'au centre de la terre où Lucifer est incrusté – depuis le moment de la chute. La masse de terre déplacée par cette chute abyssale « s'entasse » (le verbe est de Dante) à l'autre bout du monde, dans l'hémisphère austral – non habité par les hommes– créant la montagne du Purgatoire au sommet de laquelle, défendu par une barrière de feu, se trouve le Paradis terrestre vide où se révélera Béatrice. De là, Dante et Béatrice s'élèveront vers les cieux du Paradis, d'abord ceux des planètes, puis ceux des étoiles fixes, et enfin le ciel cristallin. Le neuvième et dernier ciel est le ciel cristallin, également appelé Premier mobile, car il est précisément le premier à bouger, recevant ce mouvement de Dieu et le transmettant aux cieux concentriques situés en dessous. S'ajoute la correspondance entre les neuf cieux et les neuf ordres des intelligences motrices (les anges), selon l'ordre déjà illustré dans le *Banquet*. Première hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes. Deuxième hiérarchie : Dominations, Vertus, Puissances. Troisième hiérarchie : Principautés, Archanges, Anges.

Au-dessus de ces neuf cieux, les philosophes musulmans et chrétiens ont ajouté un espace extérieur, appelé *Empyrée*, où ils supposaient que Dieu, les anges et les âmes des bienheureux résidaient. Il n'était cependant pas conçu comme une sphère supplémentaire, car son centre véritable était Dieu ; il n'était pas limité en taille ni constitué de matière, comme les autres cieux, mais c'était plutôt un lieu spirituel, hors du temps et de l'espace. Car alors que les neuf cieux étaient en perpétuel mouvement, telle une horloge cosmique qui marquait le passage des âges, l'Empyrée était éternellement immobile.

Cette architecture de l'univers, obéissant au système de Ptolémée, est fortement articulée par un « architecte d'intérieur », comme nous dirions aujourd'hui, car de même que l'Enfer est précédé d'un Ante-Enfer – il s'agit de la zone de l'Enfer située entre la porte et l'Achéron, qui précède donc l'Enfer proprement dit et ne relève d'aucun des Cercles ; il abrite les âmes des pusillanimes, c'est-à-dire de ceux qui, dans leur vie, n'ont pris parti ni pour le bien ni pour le mal – ainsi le Purgatoire est précédé d'un Antipurgatoire, de la

1 Ce premier paragraphe est inédit ; le deuxième fait référence à ma contribution « Al Novissimo bando », in *Inferno*, essais réunis par Jean Clair et Laura Bossi, Milan – Rome, Electa – Scuderie del Quirinale, 2021, p. 32-41 ; le troisième est l'écho de mon article : « "Ma luce rende il salmo *Dilatasti*". Una *lectio* meno *facilior* per *Purg.* XXVIII, 80 e un poco di umanesimo medievale », *Lettere italiane*, LX/3, 2008, p. 309-322.

plage qui effleure la montagne à la « vallée des Princes négligents ». Et de même que les « fosses » de l'Enfer sont divisées selon les sept péchés capitaux, de même les « corniches » qui entourent la montagne du Purgatoire, où sont sculptés les *exempla* vertueux, symétriques dans leurs bonnes actions aux péchés qui y sont expiés, sont au nombre de sept.

Les cieux sont de la lumière pure, mais on y trouve pourtant d'autres architectures : dans l'Empyrée, les tribunes sur lesquelles sont assis les bienheureux, chacun à la place qui lui revient, ont la forme d'un amphithéâtre que le poète compare à une immense « rose blanche ».

Nous pourrions donc conclure, avec Romano Guardini[2] :

L'itinéraire de Dante traverse tout le cosmos, à l'exception de la partie la plus proche de nous, notre terre habitée. Mais ce qui s'y passe, l'histoire humaine, y est néanmoins présent, même si c'est de façon très particulière : jugée devant Dieu et donc rendue manifeste dans sa signification ultime.

La *Divine Comédie*, est le premier poème à placer la scène de l'action totalement en dehors des mondes connus pour mieux juger de la vie quotidienne ; ce n'est que plusieurs siècles plus tard que Jules Verne saura faire la même transposition.

Dante est aussi un extraordinaire architecte-théologien : la création du Purgatoire comme une très haute montagne verticale donne enfin consistance – comme l'a montré Jacques Le Goff[3] – à ce royaume intermédiaire de médiation entre les damnés et les sauvés, entre les bons et les méchants. Les rapports entre les royaumes sont assurés dans l'Enfer par la mémoire que Dante garde des vivants et dans le Purgatoire par les prières des vivants qui abrègent la punition des âmes souffrantes[4].

Si jamais il advient que le poème sacré/ où le ciel et la terre ont mis la main/et qui m'a fait maigrir de longues années… (Par. XXV, 1-3).

Et le voyage ne se contente pas de contempler – comme dans l'*Énéide* – les enfers, il s'élève – comme dans le *Songe de Scipion* – vers les lieux supérieurs, les peuplant de puissances et de vertus, comme dans le *Banquet*, et encore d'anges, de bienheureux, de protagonistes de l'histoire chrétienne et des événements de son temps ; mais surtout, il confère une égale dignité au sort encore incertain du Purgatoire, surmontant à jamais la tentation manichéenne, récurrente dans la pensée chrétienne, de séparer sans médiation aucune les damnés et les sauvés.

2 R. Guardini, *L'ordine dell'essere e del movimento*, II, (de *Paesaggio dell'eternità*, 1958) in *Dante*, trad. it. Brescia, Morcelliana, 1967 et 1999, p. 179.

3 Jacques Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981. Pour les antécédents antiques : Adrian Mihai, *L'Hadès céleste. Histoire du Purgatoire dans l'Antiquité*, Paris, Garnier, 2015.

4 Les « âmes du Purgatoire » sont en italien « le anime purganti » ; *la Chiesa purgante* est *l'Église souffrante* (NdT).

Enfin, Dante l'*artifex* est un extraordinaire historien des monuments antiques et modernes ; je ne prends qu'un exemple, la splendide description du pont de Rome qui mène au Château Saint-Ange, en traversant le Tibre, évoqué au moment des allées et venues des pèlerins :

De même les Romains, l'année du jubilé,/ ont trouvé ce moyen, pour la grande foule, afin que les gens puissent passer le pont// que d'un côté tous tournent leur visage/ vers le château, pour aller à Saint-Pierre,/ et que de l'autre ils aillent vers la colline » (Enf. XVIII, 28-33).

Ensuite les trois degrés qui mènent à la porte du Purgatoire se dressent sévères et rocheux, matière sculptée de toute éternité : ce seuil, de grâce et de tourment, qu'est l'entrée du Purgatoire, sera décrit par Dante avec un expressionnisme cru :

Nous y allâmes ; et le premier degré/ était de marbre blanc si lisse et si poli/que je m'y voyais comme dans un miroir.// Le deuxième était noir plutôt que pourpre,/ de pierre rude et calcinée,/ et crevassée en long et en travers.//Le troisième, qui fait masse au-dessus,/ me semblait de porphyre enflammé, pareil au sang qui jaillit d'une veine. //L'ange de Dieu tenait ses pieds posés / sur cette marche, et siégeait sur le seuil,/ qui me semblait en pierre de diamant » (IX, 94-105).

En lisant ces vers, s'imposent à notre mémoire les remarques d'Ossip Mandelstam sur la nature de pierre sculptée par le temps qu'est la poésie de la *Divine Comédie*[5] :

La pierre est un journal impressionniste du temps, avec ses notes thésaurisées par des millions d'intempéries. [...] En conciliant l'inconciliable, Dante a altéré la structure du temps.

Je pourrais enfin mentionner la description des arches des ponts entre les fosses infernales, comparées à l'*arzanà* (arsenal) des Vénitiens, comme dans le splendide début du Chant XXI (vv. 1-18) de l'Enfer :

Ainsi de pont en pont en parlant d'autre chose/que ma comédie n'a souci de chanter,/ nous allâmes ; et nous étions au sommet de l'arche// quand nous nous arrêtâmes pour voir l'autre crevasse/ de Malebolge, avec ses plaintes vaines./ Et je la vis étrangement obscure.// Comme chez les Vénitiens, dans l'arsenal,/ bout en hiver la poix tenace/ pour calfater les bateaux avariés// qui ne peuvent plus naviguer – et cependant / l'un remet son bateau à neuf, et l'autre étoupe/ les flancs de celui qui a beaucoup vogué ;// qui cloue la proue, qui radoube la poupe ; / un autre fait des rames, un autre tord des cordes ;/ qui rapièce les voiles, et de misaine et d'artimon -:// de même non par le feu, mais par un art divin,/ bouillait là-dessous une poix épaisse/ qui engluait la rive de tous côtés.

En somme, Dante est comme l'architecte divin qui mesure le monde[6],

5 O. MANDELSTAM, *Entretien sur Dante*, 1933, tr. L. Martinez, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, chap. XI, p. 78.

6 Sur ce thème, je renvoie au beau chapitre de Friedrich OHLY, *Deus Geometra. Skizzen zur Geschichte einer Vorstellung von Gott*, in *Tradition als historische Kraft. Festschrift für Karl Hauck*, Berlin, De Gruyter, 1982, p. 1-42.

évoqué dans le dernier chant du Paradis, dans les derniers tercets du poème :

*Ce cercle ainsi conçu/ qui semblait en toi lumière réfléchie/ longuement contemplé par mes yeux // à l'intérieur de soi, de sa même couleur,/ me sembla peint de notre image ;/ si bien que mon regard était tout en elle.// **Tel est le géomètre attaché tout entier / à mesurer le cercle, et qui ne peut trouver, / en pensant, le principe qui manque**,// tel j'étais moi-même à cette vue nouvelle :/je voulais voir comment se joint / l'image au cercle, comment elle s'y noue ;// mais pour ce vol mon aile était trop faible :/ sinon qu'alors mon esprit fut frappé/ par un éclair qui vint à mon désir (Par. XXXIII, 127-141).*

Carlo Ossola

Image de Dieu géomètre : Codex Vindobonensis 2554, vers 1220-1230

2. Les nervures des derniers jours (*dies novissimi*)

Dante est enfin l'architecte de ce qui ne sera bâti qu'à la fin des temps, *artifex novissimorum*, qu'il annonce et préfigure :

Comme les bienheureux, au dernier appel/ surgiront soudain de leur sépulcre/ en alleluyant, de leur voix retrouvée // ainsi se levèrent de l'équipage divin / cent ministres, ad vocem tanti senis,*/ et messagers de la vie éternelle.//Ils disaient tous :* "Benedictus qui venis !"*/ et, jetant des fleurs en l'air et tout autour :/* "Manibus, *oh,* date lilia plenis*!" (Purg, XXX, 13-21).*

« Novissimo » est aussi le lexique des tercets, puisque « alleluiando » est un néologisme (et un hapax dantesque) ; et non moins uniques sont les occurrences de « novissimo » et de « basterna » (*l'équipage*), sans parler des formules latines tirées de Virgile et de l'Évangile de Jean (XII, 13) pour préparer solennellement l'apparition de Béatrice. On chante alors un hymne de résurrection : « en alleluyant, de leur voix retrouvée » et une annonce aurorale de l'éternité : "J'ai vu parfois au lever du jour/ la partie orientale toute rose » (XXX, 22-23), qui rappelle la première aube du voyage de la rédemption : "Douce couleur de saphir oriental » (Purg., I, 13).

Les *Novissimi* de la *Comédie*, précisément parce qu'ils sont prononcés comme une préfiguration de la béatitude, n'ont rien de leur traditionnelle topique médiévale, de jugement irréfragable et de justice implacable, admirablement résumée dans le *Dies irae* (attribué à Thomas de Celano) :

Jour de colère, que ce jour-là / Où le monde sera réduit en cendres,/ Selon les oracles de David et de la Sibylle.// Quelle terreur nous saisira/ lorsque le Juge apparaîtra/ pour tout juger avec rigueur !// Le son merveilleux de la trompette,/ se répandant sur les tombeaux,/ nous rassemblera au pied du trône[7].

Le « dernier appel » (*novissimo bando*) de Dante remonte plutôt à la vision eschatologique, d'appel et de joie universelle, annoncée par Alain de Lille[8] :

Nous répondons à cela que des jours nouveaux (dies novissimi) *sont maintenant arrivés, dans lesquels la montagne du Seigneur est préparée au sommet des montagnes* (Isaïe *II, 2-3*). *Cette montagne, c'est le Christ, en qui croient maintenant toutes les extrémités de la terre, en présence duquel toutes les tribus des nations se prosternent et chantent d'une seule voix : « Allons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob »* [ibid.]*, c'est-à-dire à la maison de ce Dieu qu'a adoré Jacob, qu'a adoré Aaron ; et ainsi il apparaîtra qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui de ceux qui ont été fidèles avant la Loi, et de ceux qui ont obéi sous la Loi, et de ceux qui vivent maintenant en croyant en Dieu.*

7 Ces vers proviennent de la vision du prophète Sophonie (I, 15-16) : « Jour de colère, ce jour-là ! Jour de détresse et de tribulation, jour de désolation et de dévastation, jour d'obscurité et de sombres nuages, jour de nuée et de ténèbres, jour de sonneries de cor et de cris de guerre contre les villes fortes et les hautes tours d'angle ».

8 Alain de Lille, *Contra haereticos*, XII (« Solutio Christianorum »), PL 210, 411B.

L'appel auquel Dante fait allusion n'est donc pas celui de Sophonie, mais celui de la convergence universelle des nations, annoncée par *Isaïe* (II, 2-3) :

Il arrivera dans les derniers jours que la montagne de la Maison du Seigneur se tiendra plus haut que les monts, s'élèvera au-dessus des collines. Vers elle afflueront toutes les nations et viendront des peuples nombreux. Ils diront : « Venez ! montons à la montagne du Seigneur, à la Maison du Dieu de Jacob ! Qu'il nous enseigne ses chemins, et nous irons par ses sentiers ».

Il sera souvent repris dans la tradition exégétique médiévale, notamment par Primase d'Hadrumète (VI^e^ s.) et Martín de León (XIII^e^ s.) [9], dans le sillage de la promesse de l'Apocalypse : « Je suis le premier et le dernier (*primus et novissimus*) » (*Apocalypse* I, 17). C'est pourquoi l'annonce du « dernier appel » est toujours, chez Dante, promulguée du haut de la montagne du Purgatoire, la montagne de l'expiation, de la manifestation de la béatitude (« quand tu te dévoilas dans l'air clair », Purg. XXXI, 145), de la préparation à la gloire. Ces « derniers jours » sont particulièrement présents chez Augustin, tant dans la *Cité de Dieu* que dans un traité qui leur est précisément consacré :

J'ai essayé en quelque sorte d'y parvenir dans une lettre que j'ai écrite à l'évêque de Salona, Hésychius, d'heureuse mémoire, sous le titre : « La fin du monde » (De fine saeculi).

Ils revêtent une urgence que ne pouvait ignorer Dante, qui – à la suite d'Augustin – prend place parmi les « derniers des derniers » (*novissimi novissimorum*), placés pour veiller à la veille du Jugement :

Si c'étaient alors les derniers jours, combien plus vivons-nous maintenant dans les derniers jours, même s'il reste autant de temps entre maintenant et la fin du monde qu'il y en a eu depuis l'Ascension du Seigneur, ou un peu moins ou un peu plus ? Mais nous ne pouvons pas le savoir, car il n'est pas en notre pouvoir de connaître les temps et les moments précis que le Père réserve à sa propre volonté, même si nous savons que nous vivons, comme les Apôtres, dans les derniers temps, dans les derniers jours, dans la dernière heure. Ceci est beaucoup plus vrai pour ceux qui ont vécu après les Apôtres avant nous et est encore plus vrai pour nous, et encore plus vrai que pour nous pour ceux qui vivront après nous, jusqu'à ce que vienne le temps de ceux qui seront, si nous pouvons les appeler ainsi, les derniers des derniers, et précisément au jour le dernier dont le Seigneur veut nous faire comprendre qu'il parle quand il dit : « Et je le ressusciterai au dernier jour » (Jean *VI, 40) ; et nous ignorons quand cela sera* [10].

Cette vision téléologique de l'histoire sous-tend la pensée de Dante selon une tradition des *novissimi* qui trouve sa confirmation chez Bruno de Segni (vers 1040-1123) [11] :

9 Primas d'Hadrumète *Commentaria in Apocalypsim*, I, 1 PL 68, 803A ; Martin de León, *Sermones*, Serm. II, PL 208, 46D.
10 *Epistola CXCIX : De fine saeculi*, PL 33, 913-914.
11 *Expositio in Iob*, cap. XVIII, PL 164, 615D.

*C'est nous qui sommes les derniers, de qui Jean dit : « Petits enfants, voici venue la dernière heure » (*I Jean *II, 18). Et l'Apôtre Paul : « Nous qui touchons à la fin des temps » (*I Corinthiens *X, 11). Car les premiers sont les patriarches, puis les prophètes, et les autres qui furent depuis Adam jusqu'au Christ.*

Si nous retournons maintenant au tercet cité plus haut qui annonce « le dernier appel », nous verrons qu'il s'achève, à la rime, avec « en alleluyant, de leur voix retrouvée » : c'est la vestition de lumière et du chant de la Gloire, dans la « magnificence divine » : « "vêtu de lumière comme d'un manteau", (Ps. CIII, 2), le Dieu qui dans sa magnificence contient les trônes des cieux, assis au-dessus des chérubins dans une majesté redoutable », selon la vision de Rupert de Deutz[12] et de nombreux autres auteurs[13].

Le Jugement dernier est pour le « corps de Gloire », comme Bossuet le rappellera des siècles plus tard dans ses *Élévations à Dieu*[14] : « en me revêtant de votre lumière », dans une résurrection de plénitude et de paix :

O Seigneur ! Donnez-moi la grâce en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés : et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

Cet « acquiescement à vos volontés » est la traduction parfaite de la pensée dantesque, et de la vision des Pères, sur la nature de la béatitude, lumineusement illustrée par Dante :

Et notre paix est dans sa volonté ;/il est cette mer vers qui se meut /tout ce qu'il a créé ou que fait la nature (Par. III, 85-87).

C'est ainsi que se renouvelle dans le poème l'étroite union, le mystère consubstantiel proclamé dans les Évangiles avec l'annonce aux bergers : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté[15] » (*Luc* II, 14), que

12 Rupert de Deutz, *Commentariorum in Genesim liber primus*, cap. XXII, PL 167, 218C.

13 Formule analogue chez Martín de León, *Sermones*, PL, 208, 445B et *Sermo* XXIX, 1041B.

14 Jacques-Bénigne Bossuet, *Élévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne. Ouvrage posthume*, à Paris, chez Jean Mariette, MDCCXXVII, Troisième semaine : *Élévations sur la création de l'Univers*, VIIe Élévation : *L'ordre des ouvrages de Dieu*, explicit, p. 94.

15 Bossuet illustrera ce déploiement d'une paix cosmique : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* [*Luc*, II, 14]. La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés ; la paix des hommes entre eux ; la paix de l'homme avec lui-même, par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les Anges chantent et qu'ils annoncent à l'univers. Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix, à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs : mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut trône de sa gloire ; élevons-nous aux lieux hauts, à la plus grande hauteur du trône de Dieu pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui » (*Élévations à Dieu*, XVI Semaine : *La Nativité de Jésus-Christ* ; IXe Élévation : *Le Cantique des Anges*, pp. 133-134).

Dante a récrit et amplifié dans un des tercets les plus intenses du poème où il traite de l'Annonciation :

L'ange qui vient sur terre avec le décret/ de la paix si longtemps implorée,/ ouvrant le ciel après long interdit (Purg. X, 34-36).

C'est dans cette lumière qu'il faut lire le voyage du pèlerin dans la *Comédie*, son désir d'être finalement enlevé « dans le ciel de la paix divine » (Par., II, 112), comme tous ceux qui ont cherché ce repos : « de martyre et d'exil à cette paix » (Par., X, 129), « et je vins du martyre à cette paix » (Par., XV, 148). Le royaume de Dieu est un royaume de paix, comme dans la splendide paraphrase du Notre Père : « Que vienne à nous la paix de ton royaume » (Purg., XI, 7). À cela s'ajoute la paix, « par la grande mer de l'être » (Par., I, 113) et de cette paix descend la Grâce, ainsi « d'ouvrir ton cœur aux eaux de la paix / qui coulent de la source éternelle » (Purg., XV, 131-132). La vision ultime elle-même est recherchée non pas pour l'accomplissement de la connaissance, mais pour le contentement dans la paix :

Une lumière est là-haut, qui rend visible / le créateur à ses créatures/ qui ont leur paix seulement à sa vue (Par. XXX, 100-102).

Le plus haut des *Novissimi*, le Paradis, est – d'Augustin à Dante – le lieu de la Jérusalem éternelle, de la « cité de Dieu », construite dans la paix et pour la paix éternelle, comme Augustin l'avait décrite à la fin de sa *Cité de Dieu*. Elle n'est pas repos, immobilité, équilibre des tensions, mais épanouissement et jaillissement, à la manière envisagée par Guerric d'Igny[16] :

Ainsi le juste [...] dans le parfum de l'eau vive, dans la résurrection, c'est-à-dire dans la réimplantation et la floraison des justes, fleurira comme un lis : il fleurira éternellement devant le Seigneur.

et celle que contemple la dernière prière de saint Bernard à la Vierge :

Dans ton ventre l'amour s'est rallumé / par la chaleur de qui, dans le calme éternel,/ cette fleur ainsi est éclose (Par. XXXIII, 7-9).

3. « Tu as dilaté mes pas[17] »

Quelle est la trace alors de cette floraison d'éternité – « la floraison des justes »– qui marque l'expérience et la mémoire du pèlerin Dante ? Cette immense architecture de mondes et de visions laisse-t-elle un signe dans le microcosme humain ? Toute une tradition, de saint Benoît à saint Thomas d'Aquin, et jusqu'à Dante même, nous dit que la vision est donnée pour élargir (*dilatare*) la compréhension, pour ouvrir l'humain à une intelligence qui dépasse nos « capacités ».

16 GUERRIC D'IGNY, *Sermones per annum*, Sermo I : *Comparatio partus Virginis cum vite, quae incorrupta dat odorem suum*, in PL 185, 203B.

17 Purg. XXVIII, 80 : « mais une lumière vient du psaume "*Delectasti*" [Ps. 92, 5-6] », d'autres manuscrits donnent "*Dilatasti*" [Ps. 18, 34-37], suivis par Benvenuto da Imola (XIV^e^ s.), leçon retenue par Carlo Ossola, voir note 1 (NdT).

C'est ainsi qu'avait conclu, dans un de ses *Sermons sur le Cantique* des plus inspirés, saint Bernard, que Dante voulut comme dernier guide pour la contemplation du mystère de la Trinité. Dans le *Sermon* LXXVI, 6, il dira dans un latin impétueux qui court avec le désir et capture d'un souffle l'éternel[18] :

Cherche [le Seigneur] par tes désirs, suisle par tes actes, trouve-le par ta foi. Qu'est-ce que la foi ne pourra pas trouver ? Elle atteint l'inaccessible, saisit l'inconnu, comprend l'immensité, touche les réalités ultimes, et embrasse en quelque sorte, dans son vaste sein, l'éternité elle-même.

Une largeur infinie qui déborde dans le Paradis : « Tu vois maintenant la grandeur et la largeur / de l'éternelle valeur » (Par. XXIX, 142) et que Dante dilate une dernière fois, dans un parfum enivrant, dans « un parfum de louange » : le cadeau le plus doux et le plus émouvant de Béatrice à Dante (et à nous) :

Au cœur jaune de la rose éternelle/ qui monte et se dilate, exhalant son parfum/ de louange au soleil d'un éternel printemps, // comme fait qui se tait et ne veut parler, / Béatrice m'entraîna, et dit : « Regarde / comme est grand le couvent des robes blanches // Vois notre cité, comme elle fait un grand tour » (Par. XXX, 124-129).

Et ce sera saint Benoît lui-même – comme si Dante rappelait la vision racontée par Grégoire le Grand et la rendait à son auteur[19] – qui « dilatera » dans le pèlerin céleste cette foi que, avec la même image de l'« ouverture » de la rose, nous retrouverons dans les paroles de Béatrice :

Et moi à lui : « L'affection que tu montres/ en parlant avec moi, et l'air de bienveillance/ que je vois et note en toutes vos ardeurs, // a dilaté ma confiance aussi fort / que le fait le soleil à la rose/ quand elle s'ouvre de toute sa puissance (Par. XXII, 52-57)[20].

Le chant XXIII du Paradis, le plus riche en figures de l'*impossibilitas dicendi* de la part du poète[21], est aussi celui qui célèbre, au plus haut degré, l'*excessus mentis* non pas comme un « défaut » mais comme un « débordement irrépressible » de vision et de compréhension, qui dilate au-delà de l'humain l'humain tout entier :

Comme le feu s'échappe du nuage, / se dilatant si fort qu'il ne tient plus en lui,/ et tombe à terre hors de sa nature, // ainsi mon esprit, dans ce banquet, / devenu

18 Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, t. V (*Sermons 69-86*), Paris, Cerf, 2007, p. 214-215 [*Sermo LXXVI*, 6].

19 Voir note annexe.

20 Il faut se souvenir que saint Benoît, avec saint François et saint Augustin, figurera au sommet du « siège glorieux » des bienheureux au Paradis (Par., XXXII, 35).

21 « Il me faut passer outre sans en parler » (Par. XXIII, 24) ; « J'étais comme celui qui se ressent/d'une vision oubliée et qui s'ingénie/ en vain à se la remettre en mémoire » (49-51) ; « Si à présent résonnaient toutes les langues/ que Polymnie fit avec ses sœurs,/ les plus nourries de leur lait si doux// pour me secourir on n'atteindrait pas/ au millième du vrai, en chantant le saint rire » (55-59) ; « Ainsi, en décrivant le paradis/ le poème sacré doit faire un saut/ comme celui qui trouve la voie interrompue » (61-63).

plus grand, sortit de soi-même / et ne sait plus se souvenir de ce qu'il fit (Par. XXIII, 40-45)

L'esprit « se dilatant », « ne tient plus en lui » : chez Dante, l'*excessus* attribué à la vision mystique est l'accomplissement, plein d'humanité – celui de la « substance brillante » du Christ – d'une dilatation de la connaissance que Benvenuto da Imola avait déjà – dans son commentaire à propos de *Dilatasti* – attribuée à ceux qui accédaient au sommet de la parfaite vertu.

Débordement de la vision, dépassement de l'esprit, repos dans la plénitude : le voyage de Dante parcourt les étapes déjà tracées par son guide le plus haut, saint Bernard [22] :

[L'homme] trouve auprès de Dieu et une confession qui le couvre de honte, où il se prosterne dans l'humilité, et une dévotion fervente où il renaît dans le renouveau, et une contemplation joyeuse pour trouver le repos dans le dépassement.

Il excède, dans le repos de la contemplation.

(Traduit de l'italien par Jean-Robert Armogathe.)

Carlo Ossola *(né en 1946) est un philologue, historien de la littérature, professeur émérite au Collège de France (« Littératures modernes de l'Europe néolatine »), membre de l'Accademia dei Lincei. Une de ses dernières publications est Charles de Foucauld,* Des pierres feuilletées. Anthologie thématique du Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar, *Lambert-Lucas, Limoges, 2020. Outre* Dante *(« Que Sais-Je ? »), il a dirigé et introduit la nouvelle édition de la* Divine Comédie, *Pléiade, Gallimard, 2021.*

22 Bernard de Clairvaux, ibid., *Sermo*, IV, 4.

Note annexe

Grégoire le Grand, *Vie de saint Benoît* [*Dialogues*, livre II, chap. 35][23] :

Or l'homme du Seigneur Benoît, alors que les frères reposaient encore et que l'heure des vigiles approchait, avait devancé le moment de la prière nocturne : debout à la fenêtre, il priait instamment le Dieu Tout-puissant et subitement, alors qu'il regardait dans la nuit encore profonde, il vit une lumière répandue d'en-haut chasser toutes les ténèbres de la nuit et briller d'une telle splendeur qu'elle surpassait la lumière du jour elle-même, alors qu'en fait, elle rayonnait au sein des ténèbres. Or dans cette contemplation, une chose tout à fait admirable s'ensuivit car, en effet, comme lui-même l'a raconté ensuite, le monde entier, comme rassemblé sous un seul rayon de soleil, fut offert à ses yeux. [...]

/Pierre/ : Chose tout à fait admirable et terriblement étonnante ! Bien plus : qu'on puisse dire que le monde entier fut offert à ses yeux, rassemblé pour ainsi dire, dans un seul rayon de soleil, cela je ne l'ai jamais expérimenté ! Et par conséquent, je ne saurais même pas me le représenter. Car suivant quel ordre de choses peut-il bien se faire que le monde entier soit vu par un seul homme ?

Grégoire : Retiens bien, Pierre, ce que je te dis : Pour l'âme qui voit le Créateur, toute créature paraît bien exiguë. En effet bien que cette âme n'ait contemplé qu'un faible rayonnement de la lumière du Créateur, tout le créé se réduit pour elle à de petites proportions, car par la lumière elle-même de cette vision intime, le sein de son esprit s'élargit et son cœur grandit tellement en Dieu qu'il se tient élevé au-dessus du monde.

Qui plus est, l'âme du voyant quant à elle, se trouve au-dessus d'elle-même. Et lorsque, dans la lumière de Dieu elle est ainsi ravie au-dessus d'elle-même, elle s'amplifie intérieurement ; alors elle jette un regard au-dessous d'elle et elle comprend, dans cet état d'élévation, combien tout le créé est petit, alors que, dans son abaissement, elle n'arrivait même pas à le saisir. Ainsi donc, l'homme qui contemplait ce globe de feu et qui voyait les anges en train de remonter au ciel, ne pouvait voir ces choses, sans aucun doute, que dans la lumière de Dieu. Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors à ce qu'il vît le monde rassemblé devant ses yeux, alors que, élevé dans la lumière de l'esprit, il se situait déjà hors du monde ?

Par ailleurs, quand je dis que le monde était rassemblé devant ses yeux, ce n'est pas que la terre et le ciel se fussent contractés, mais que l'âme du Voyant s'était dilatée, elle qui, ravie en Dieu, put voir, sans difficulté, tout ce qui était au-dessous de Dieu. Ainsi donc, en union avec cette lumière qui jaillissait devant ses yeux, à l'extérieur de lui-même, il y avait, dans son esprit une lumière intérieure qui, parce qu'elle ravissait l'âme du Voyant vers les hauteurs, lui montrait combien étaient exiguës toutes les réalités d'en bas.

23 Je dois cette précieuse citation au Père Cesare Falletti, *lumen viatorum*, que je remercie du fond du cœur.